

» qui vendons en détail , avons quelque
 » chose de meilleur à faire que de nous
 » amuser à guérir les Dames de leurs
 » vapeurs *gratis*. Mon jeune fils , qui n'est
 » qu'un petit Ecolier , m'a servi de Secre-
 » taire. En cas donc qu'il y ait quelque
 » faute dans ce que vous venez de lire ,
 » vous aurez la bonté , s'il vous plaît de
 » l'excuser , & de me croire , &c.

T.

REBECCA *affligée*.

 XXI. DISCOURS.

*Tingit equum tenerâ docilem cervice Magister
 Irè viam , quam monstrat eques : — — —*

HOR. Lib. I. Epist. II. 64.

*Un Ecuyer dresse un jeune cheval à obéir à la
 main qui le guide.*

L'Auteur (y) , dont j'ai publié deux
 Lettres sur l'éducation des enfans ,
 vient de m'en écrire une troisième sur le
 même sujet. Ses idées à cet égard me

(y) Voyez Tom. III. Discours XIX. pag. 85.
 & ci-dessus pag. 77.

paroissent si justes & si nouvelles , que je
 ne saurois m'empêcher de les communi-
 quer ici au Public.

MONSIEUR ,

» Si je n'avois été détourné par quel- *Lettre sur*
 » ques affaires indispensables , vous au- *l'éducation*
 » riez eu plutôt ce qui me reste à vous *de la jeu-*
 » dire sur le chapitre de l'éducation. *nesse.*
 » Vous pouvez vous souvenir que , dans
 » ma dernière Lettre , je tâchai d'expo-
 » ser les raisons les plus fortes qu'on
 » puisse alléguer en faveur de l'éduca-
 » tion domestique , & de celle des Eco-
 » les ou du Collège. On croira peut-être
 » que je marquois plus de penchant pour
 » la dernière , quoique j'avouasse d'ail-
 » leurs que la vertu , qu'on doit préférer
 » à tout , s'acquiert plus facilement
 » dans le particulier.

» Je vais donc proposer ici une mé-
 » thode , par laquelle il me semble que
 » les jeunes garçons peuvent se former
 » à la vertu , à mesure qu'ils avancent
 » dans leurs études.

» Je sai que , dans la plupart de nos
 » Ecoles publiques , on décourage le
 » vice ; & qu'il y est même puni , lors-
 » qu'on vient à l'appercevoir ; mais cela

» ne suffit pas , à moins que la jeunesse
 » n'y apprenne à juger sainement des
 » choses , & à connoître en quoi consiste
 » la vertu.

» Pour cet effet , lorsque nos jeunes
 » gens lisent les vies & les actions des
 » Hommes illustres ou fameux dans le
 » monde , on ne devoit pas se borner
 » à leur apprendre le Grec ou le Latin ;
 » mais il faudroit leur demander ce qu'ils
 » pensent d'une telle action ou d'un tel
 » discours , & les obliger à dire les rai-
 » sons pourquoy ils condamnent l'une &
 » approuvent l'autre. De cette maniere
 » ils se formeroient insensiblement de
 » justes idées du courage , de la tem-
 » pérance , de l'honneur & de l'équité.

» Lorsqu'il s'agit de leur proposer un
 » exemple , on doit bien prendre garde
 » à ne pas le recommander en général ,
 » mais en ce qui est digne de louange ,
 » puisque les plus grands Hommes ont
 » leurs défauts. Sans cette précaution , il
 » arrive souvent qu'un jeune garçon est
 » si charmé par l'éclat d'un caractère
 » éblouissant , qu'il en confond les ver-
 » tus & les vices , & qu'il admire ce qui
 » mérite un souverain mépris.

» Je me suis étonné bien des fois de
 » voir qu'*Alexandre* , qui étoit d'un na-

» turel bon , généreux & compâissant ,
 » se rendit coupable d'une action aussi
 » barbare que fut celle de traîner le
 » Gouverneur d'une Ville après son cha-
 » riot. Je sai qu'on attribue d'ordinaire
 » cette action à la grande estime qu'il
 » avoit pour *Homere* ; mais j'ai trouvé ,
 » en dernier lieu , un passage dans *Plu-
 » tarque* , qui nous en découvre mieux
 » le motif , si je ne me trompe. Cet His-
 » torien nous dit qu'*Alexandre* avoit
 » dans sa jeunesse un Précepteur nom-
 » mé *Lysimaque* , qui malgré son impo-
 » litesse naturelle gagna les bonnes gra-
 » ces de *Philippe* & de son Eleve , &
 » devint la seconde Personne de l'Etat ,
 » pour avoir donné le nom de *Pelée* au
 » Roi , celui d'*Achille* au Prince , &
 » avoir adopté lui-même celui de *Phœ-
 » nix*. Il ne faut donc pas s'étonner si
 » *Alexandre* , accoutumé non seulement
 » à admirer *Achille* , mais aussi à jouer
 » le même personnage , crut qu'il y al-
 » loit de sa gloire à l'imiter dans cet acte
 » de cruauté & d'extravagance.

» Pour ajouter quelque chose de plus
 » à cette idée , je vous laisse à juger , si
 » au lieu d'appliquer un jeune Etudiant
 » à faire un thème , ou à composer quel-
 » ques vers , qui sont les exercices ordi-

» naires du Collège, il ne vaudroit pas
 » mieux l'occuper, une ou deux fois la
 » semaine, à mettre par écrit l'opinion
 » qu'il a des personnes & des choses qu'il
 » trouve dans sa lecture; à raisonner,
 » par exemple, sur les actions de Tur-
 » nus ou d'Enée, à montrer en quoi el-
 » les étoient héroïques ou défectueuses,
 » à blâmer ou à louer une certaine dé-
 » marche, à observer comment elle au-
 » roit pu recevoir un plus haut degré de
 » perfection, & à quel égard elle en sur-
 » passoit une autre ou n'en approchoit
 » pas. Il pourroit aussi remarquer en
 » même tems ce qu'il y a de moral dans
 » une Harangue, & jusques à quel point
 » elle s'accorde avec le caractère de ce-
 » lui qui la fait. Cet exercice lui forti-
 » feroit bientôt le jugement sur ce qui
 » est digne de blâme ou de louange, &
 » lui inculqueroit de bonne heure les
 » principes de la Morale.

» Outre les exemples qu'on peut trou-
 » ver dans les Livres, j'approuve fort
 » la maxime d'Horace, qui veut qu'on
 » mette devant les yeux de la jeunesse
 » les caractères dignes de louange ou de
 » blâme de leurs Contemporains. C'étoit
 » la méthode, à ce qu'il nous dit, que
 » son pere observoit, pour l'engager à
 » acquérir

» acquérir quelque vertu, ou à se pré-
 » server de quelque vice. (z) Quand il
 » m'exhortoit, ajoute-t-il, à la tempé-
 » rance & à la frugalité, Contente-toi,
 » disoit-il, mon fils, du peu que je t'ai
 » amassé. Vois-tu le fils d'Albius, com-
 » me il a de la peine à subsister? Barrus
 » n'a pas de pain, il a tout mangé. Leur
 » misère te doit servir de bonne leçon, &
 » t'apprendre à ménager ton bien. S'il
 » vouloit m'inspirer de l'horreur pour la
 » débauche des femmes, Souviens-toi, me
 » disoit-il, de ne pas ressembler à Secta-
 » nus. S'il vouloit m'empêcher de fouiller
 » la couche d'un autre, Ne t'est-il pas per-
 » mis, me disoit-il, de te marier en hon-
 » nête homme, & ne vois-tu pas quelle
 » est la mauvaise réputation de Trebo-
 » nius, qui a été surpris en adultère? Pour
 » insinuer jusqu'où va l'efficace d'une si
 » bonne méthode, le Poëte conclut (a)
 » qu'elle fait autant d'impression sur l'es-
 » prit de la jeunesse, qu'une mort arri-
 » vée dans le voisinage en fait sur l'esprit
 » de ceux qui sont malades, & qui, dans
 » la crainte de mourir se condamnent à la
 » diète, quelque appétit qu'ils ayent d'ail-
 » leurs.

(z) Lib. I. Sat. IV. 107. 115.

(a) Ibid. v. 126-129.

» Les Ecoles de Justice, dont Xenophon parle dans l'Histoire de Cyrus, sont assez connues. (b) Il nous dit que les Enfans des Perses y alloient tous les jours pour apprendre la Justice, de même que ceux des Grecs fréquentoient leurs Ecoles ordinaires pour apprendre les Lettres. Leurs Gouverneurs, ajoute-t-il, s'occupent la plus grande partie de la journée à juger de leurs différends; car il s'en émeut entre eux aussi-bien qu'entre les personnes plus âgées, & ils s'accusent quelquefois de larcin, de rapine, de violence, de tromperie & d'injures. Si quelqu'un est vaincu de ces crimes, il en est puni; & ils ne manquent pas de châtier avec la même rigueur celui qui auroit accusé un innocent. Jomets (c) la décision sur les deux Robes, l'une trop longue & l'autre trop courte, pour laquelle Cyrus lui-même fut châtié; puisqu'elle est aussi connue qu'aucun des cas rapportés dans Littleton.

» La méthode, que les Gymnosophis-

(b) Voyez la Traduction Française de cette Histoire par M. Charpentier, Liv. I. pag. 7. Edit. de Paris in-12. Ann. 1661.

(c) Ibid. pag. 21.

» tes des Indes suivoient pour élever leurs disciples, est encore plus curieuse & plus digne de remarque. Voici de quelle maniere Apulée nous la décrit. Lorsqu'on se sert de la table, dit-il, avant qu'on se serve, les Maîtres demandent à chacun des Ecoliers ce qu'il a fait depuis le lever du Soleil. Les uns répondent que, choisis pour Juges entre deux personnes qui avoient eu quelque démêlé, ils ont vuider la dispute & les ont remis bien ensemble; les autres prouvent qu'ils ont exécuté les ordres qu'ils avoient reçus de leurs parens; & d'autres, qu'ils ont trouvé quelque chose de nouveau par leur application à l'étude, ou qu'ils l'ont appris de leurs camarades. Mais s'il y en a quelqu'un qui ne puisse pas faire voir qu'il a employé la matinée à quelque chose d'utile, il est mis à l'écart & obligé de travailler pendant que les autres dînent.

» De ces différentes méthodes qu'on a suivies pour inspirer la vertu aux enfans, il n'est pas impossible d'en former une générale. Tout ce que je veux dire par-là est, qu'on ne sauroit commencer trop tôt à inculquer la vertu, à notre jeunesse, puisque les premières impressions sont toujours plus vi-

» ves & de plus longue durée , que cel-
» les qu'on voudroit faire ensuite.

» L'Archevêque de Cambrai fait dire
» à Telemaque (d), que , tout jeune qu'il
» étoit , il avoit déjà vieilli dans l'habitue-
» de de garder son secret , & de ne tra-
» hir jamais le secret d'autrui. Lorsque
» mon pere , ajoute ce Prince , partit
» pour aller au siège de Troie , environ-
» né de tous les Seigneurs d'Ithaque, il me
» prit sur ses genoux , & après m'avoir
» baïfé tendrement , il leur dit , O ! mes
» amis , je vous laisse ce fils qui m'est si
» cher , ayez soin de son enfance. Si vous
» m'aimez , éloignez de lui la pernicieuse
» flatterie , enseignez-lui à se vaincre. Sur-
» tout n'oubliez rien pour le rendre juste ,
» bienfaisant , sincere & fidèle à garder
» un secret. Ces paroles , continue Tele-
» maque , qu'on a eu soin de me répéter
» souvent , ont pénétré jusqu'au fond de
» mon cœur : je me les redis souvent à moi-
» même. Les amis de mon pere eurent soin
» de m'exercer de bonne heure au secret.
» J'étois encore dans la plus tendre enfan-
» ce , & ils me confioient déjà toutes les
» peines qu'ils ressentoient , voyant ma

(d) Voyez les *Avantures de Telemaque* , Liv.
III, p. 43, & 44. Edit. de Rotterdam en 1717.

» mere exposée à un grand nombre de té-
» méraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on
» me traitoit dès-lors comme une homme
» raisonnable & sûr ; on m'entretenoit
» souvent des plus grandes affaires ; on
» m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour
» écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on
» eût en moi cette confiance. Par-là je me
» croyois déjà un homme fait. Jamais je
» n'en ai abusé ; jamais il ne m'est échappé
» une seule parole qui pût découvrir le
» moindre secret. Souvent les prétendans
» tâchoient de me faire parler , espérant
» qu'un enfant qui auroit vu ou entendu
» quelque chose d'important , ne sauroit
» pas se retenir : mais je savois bien leur
» répondre sans mentir , & sans leur ap-
» prendre ce que je ne devois point leur
» dire.

» A peine y a-t-il une seule vertu , à
» laquelle un jeune garçon ne pût se
» former ainsi par l'exemple & par l'u-
» sage.

» J'ai entendu parler d'un habile Maî-
» tre , fort honnête homme , qui donnoit
» quelquefois une pièce de six sous à
» chacun de ses Ecoliers , pour lui dire
» le lendemain à quoi ils l'avoient em-
» ployée. Le tiers en devoit toujours être
» destiné à des aumônes , & chacun

» d'eux étoit loué ou blâmé à propor-
 » tion du mérite ou de l'indignité de
 » l'objet qu'il avoit choisi.

» En un mot, dans nos Ecoles publi-
 » ques, il n'y manque rien tant que des
 » Maîtres disposés à régler les mœurs
 » de leurs disciples, avec le même soin
 » qu'ils prennent pour les instruire des
 » Langues savantes. Par-tout où l'on
 » n'enseigne pas la vertu, je ne saurois
 » m'empêcher d'être de l'avis de M. Loc-
 » ke (e), qui croit qu'un homme doit
 » avoir une grande opinion des mots, s'il
 » préfère le langage des anciens Grecs
 » & Romains à ce qui a produit de si
 » grands Hommes parmi eux, & s'il ha-
 » zarde l'innocence & la vertu de son
 » fils pour un peu de Grec & de Latin.

» Comme le sujet que je viens de trai-
 » ter est de la dernière importance, &
 » que je ne sache pas qu'aucun Auteur
 » en ait écrit dans la même vûe, je
 » vous envoie les pensées que la médi-
 » tation & la lecture m'ont fournies là-
 » dessus, avec plein pouvoir de les sup-
 » primer ou de les publier suivant que
 » vous le jugerez à propos. Je suis,
 » &c.

(e) Voyez pag. 102. de son *Education des
 Enfants*, traduite par M. Coste, & imprimée à
 Amsterdam en 1708.

XXII. DISCOURS.

Justitiæ partes sunt non violare homines :
 Verecundiæ non offendere.

Cic. de Offic. L. I. 28.

*Il est de la Justice de ne pas maltraiter les hom-
 mes, & de la pudeur ou de la bienséance
 de ne pas les choquer.*

LA bienséance est d'une si grande Du devoir
 utilité dans la vie civile, & mérite des Fem-
 tant de respect de la part du beau sexe, mes envers
 que je ne saurois m'empêcher d'insérer leurs Maris.
 ici la Lettre suivante, où l'Auteur se
 plaint d'une femme, qui en a violé tou-
 tes les règles d'une manière indigne.

M. le SPECTATEUR,

» Occupé aujourd'hui à lire celui de
 » vos *Discours*, où vous parlez de la
 » douleur d'*Asterie* affligée de l'absence
 » de son Epoux, j'ai fait des réflexions
 » bien sérieuses. Elles viennent sans dou-
 » te de l'état où je me trouve, en qua-
 » lité d'homme de guerre, qui attend
 » de jour en jour les ordres pour aller

H iiii

» en campagne ; ce qui m'obligera de
 » quitter une femme que je chéris avec
 » beaucoup de raison. Je suis persuadé
 » qu'elle ne le cède pas aujourd'hui à
 » votre *Asterie* en fait d'amour conju-
 » gal : mais la manœuvre de quelques
 » femmes , qui se trouvent dans la mê-
 » me situation où mon Epouse & moi
 » ferons bientôt , y a si peu de rapport ,
 » que je n'ai jamais eu tant de répu-
 » gnance à suivre mon devoir. Ce qui
 » cause mon embarras est l'exemple
 » d'une jeune Dame , dont je vous dé-
 » taillerai l'histoire le mieux qu'il me
 » sera possible. *Hortense* , Officier d'un
 » rang assez distingué à l'Armée , se
 » trouva dans un certain quartier d'*An-*
 » *gleterre* , où conduit chez un Gentil-
 » homme de la campagne , il y fut re-
 » çu avec ces égards tout extraordinaï-
 » res , que les personnes d'une vie pri-
 » vée ne manquent jamais d'avoir pour
 » ce petit nombre de soldats , que la vie
 » militaire & les aventures qui la sui-
 » vent rendent civils , honnêtes & agréa-
 » bles , plutôt que fiers & impérieux.
 » *Hortense* , qui demeura quelque tems
 » dans cet endroit , fut si bien venu à la
 » maison de ce Gentilhomme , qu'il pou-
 » voit y aller à toutes les heures du jour ,

» & il étoit impossible qu'il ne s'entretînt
 » quelque fois avec la fille du logis la
 » belle *Sylvane*. Les gens habitués dans
 » les grandes Villes sont charmés de tou-
 » tes les petites Maisons qu'ils voyent
 » à la campagne lorsqu'ils y vont pren-
 » dre l'air ; & ils s'imaginent qu'ils vi-
 » vroient , dans la moindre cabane qui
 » tombe sous leurs yeux , avec beaucoup
 » plus de douceur , qu'ils n'en goûtent
 » dans la situation où ils se trouvent. La
 » vie pleine d'embarras & de tumulte ,
 » que menoit *Hortense* , le fit penser à
 » tous les avantages d'une douce retrai-
 » te ; & vous pouvez bien croire qu'il lui
 » vint dans l'esprit qu'une femme de la
 » tournure de *Sylvane* mettroit le com-
 » ble à son bonheur. Le monde est si cor-
 » rompu & si attaché à un intérêt sordi-
 » de , qu'*Hortense* ne douta pas qu'il n'ob-
 » tint cette Demoiselle , & qu'on ne re-
 » gardât même sa démarche comme un
 » acte de générosité , s'il la demandoit
 » au pere , qui n'avoit aucune dot à join-
 » dre au grand mérite de sa fille. En un
 » mot , le mariage fut célébré dans la
 » maison paternelle , & le généreux
 » Epoux , sans avoir égard à la médio-
 » cre fortune de sa chere moitié , en fit
 » son cœur , son tout , sa gloire & ses

» délices. Il crut même qu'un homme
 » de bon sens pouvoit être excusable, s'il
 » tiroit vanité d'un tel choix, & s'il pas-
 » soit en sa faveur les bornes de la mo-
 » dération; de sorte qu'il lui donna des
 » habits magnifiques & des pierreries
 » d'un grand prix. Il ne manqua pas de
 » lui dire avec tout cela, qu'il faisoit les
 » derniers efforts dans cette occasion;
 » mais qu'il ne pouvoit s'en dispenser à
 » l'égard d'une femme qui lui étoit si
 » chère, & qu'elle voulût bien en avoir
 » cette idée. Il la pria d'ailleurs de se
 » souvenir que ces joyaux, ces dentelles
 » & ces habits lui seroient infiniment
 » mieux, si son air & sa conduite pu-
 » blioient à tout le monde qu'elle s'en
 » ornoit dans la vûe de complaire à son
 » mari, plutôt que par aucune estime
 » qu'elle eût pour ces bagatelles. A cette
 » leçon, trop difficile à pratiquer pour
 » une femme, *Hortense* ajouta qu'elle ne
 » devoit pas au moins quitter la campa-
 » gne, ni s'éloigner de ses parens, jus-
 » qu'à ce qu'il fût de retour. Après son
 » départ, *Sylvane* occupée à se mirer,
 » crut que l'amour qu'il avoit conçu
 » pour elle, venoit du seul bonheur qu'il
 » avoit eu de la voir; que si d'autres
 » avoient joui du même avantage, les

» personnes du plus haut rang & du mé-
 » rite le plus distingué auroient mis tout
 » en œuvre pour obtenir une si jolie Da-
 » me, quoiqu'élevée dans l'obscurité,
 » & si pleine d'esprit, quoiqu'elle n'eût
 » jamais fréquenté la Cour ni la Ville.
 » Résolue donc à ne cacher plus au mon-
 » de tant de beautés, sans aucun égard
 » à l'absence du plus généreux de tous
 » les hommes, elle est aujourd'hui une
 » des Dames les plus gayer que nous
 » ayons à *Londres*; elle a banni de son
 » esprit toute idée de son Epoux, &
 » courtisée par de jeunes Damoiseaux,
 » les plus grands fats que notre siècle ait
 » produits; elle dissipe avec eux tous les
 » moyens qu'*Hortense* peut lui fournir,
 » quoiqu'il ne les obtienne lui-même
 » qu'au péril de sa vie.

» Après tout ce que je viens de vous
 » dire, M. le Spectateur, ne seroit-il pas
 » de votre devoir de traiter cette crimi-
 » nelle avec toute l'indignation qu'elle
 » mérite? Vous ne devez pas lui épar-
 » gner vos censures les plus fortes, &
 » vous devriez avertir les femmes qu'el-
 » les sont plus responsables de leur con-
 » duite pendant l'absence de leurs ma-
 » ris, qu'après leur mort. Ceux qui sont
 » au tombeau ne souffrent aucun des-

» honneur de leurs manieres volages &
 » libertines ; mais ceux qui sont absens
 » peuvent revenir & se voir insulter par
 » de jeunes étourdis, qui ne manqueront
 » pas de turlupiner le bon homme, de
 » ce qu'il s'avise d'être encore en vie, &
 » de venir troubler la fête si mal à pro-
 » pos. Je suis, &c.

Dans le siècle où nous vivons, une régularité trop scrupuleuse est si ridicule, que l'extrémité opposée, quoiqu'infinitement plus criminelle, est beaucoup plus à la mode. Mais je voudrois qu'une femme se demandât, lequel de ces deux défauts un mari pardonneroit plutôt, ou celui d'être moins agréable en compagnie qu'elle ne pourroit, ou celui d'exciter les desirs de tous ceux qui la voyent au préjudice de son époux ; & je ne doute pas qu'elle ne soit alors en état de bien régler sa conduite. Il est certain que nous avons engagé les femmes à se produire trop en public, & que vous les voyez aujourd'hui affecter de vouloir faire du bruit dans le monde. Elles en diront tout ce qui leur plaira, mais, au hazard d'encourir leur indignation pour leur rendre service, je les avertirai que le plus grand honneur où une femme doit aspirer, se trouve dans les bornes de la vie domes-

rique ; elle mérite des éloges ou du blâme, à proportion que sa conduite fait du bien ou du mal à la maison de son pere ou à celle de son mari. Tous les devoirs dans ce monde se terminent à ceux d'une fille, d'une sœur, d'une femme, & d'une mere ; & il n'y a nul doute qu'elle ne s'en puisse acquitter, quand elle ne seroit pas la plus magnifique de toutes celles qui se trouvent avec elle à un Opéra ou dans une Assemblée. Ils ne sont pas moins pratiquables, quand elle n'auroit qu'un esprit médiocre, un habit simple, & un air modeste. Lorsque les femmes ont le cerveau renversé, & qu'elles mettent leur ambition à se distinguer les unes des autres en des choses de néant, où peut aboutir cette humeur ? Elle n'ajoute rien au vrai mérite, & les expose à ne goûter leurs plaisirs chimériques, comme il est assez ordinaire ; qu'aussi long-tems que la jeunesse & la bonne fortune dureront. Le moindre mal qui leur en puisse revenir, à mesure qu'elles avancent en âge, est d'avoir du rebut pour la vie, & de se mépriser elles-mêmes, ou de servir de jouet aux autres. Mais si elles se regardent comme une partie de notre espèce destinées à se rendre heureuses avec nous, l'envie qu'elles ont de

se distinguer sera toujours conforme à ce but ; & l'on peut dire qu'elles ne manqueront jamais d'occasions pour servir d'ornement à leurs peres , à leurs maris , à leurs freres & à leurs enfans.

T.

XXIII. DISCOURS.

Et quibus in solo vivendi causa palato est,

JUV. Sat. XI. II.

Ces gens-là semblent n'être au monde que pour boire & pour manger.

M. le SPECTATEUR,

Des Hommes qui se piquent d'être de grands mangeurs, ou d'autres choses pareilles.

JE ne croi pas que vous ayez raisonné jusques-ici sur une infinité de caprices & une sorte d'ambition, où les hommes tombent, pour se distinguer entre ceux de leur connoissance. Des observations de cette nature, bien soutenues & poussées jusqu'au bout, feroient une histoire divertissante de la vie animale. J'ai acquis moi-même une grande réputation par un simple acci-

dent, qui est presque toujours la cause de ce qui arrive d'extraordinaire aux hommes. Il y a quelques jours que je fus engagé par malheur avec une troupe de Messieurs, qui estiment un homme à proportion de la quantité de viande qu'il peut engoulir dans un repas. Toujours prêt à me vouloir distinguer dans tout ce que la pluralité de mes camarades trouvent digne de leur choix, je mangeai à un tel excès, que, pour obtenir leurs éloges, peu s'en fallut qu'il ne m'en coûtât la vie. Il est vrai que j'ai d'ordinaire un grand appétit, & que j'avois mené depuis quelque tems une vie fort sobre ; de sorte que mon corps étoit aussi-bien disposé qu'il le pouvoit être pour un tel défi, quand même je m'y serois préparé d'avance. J'eus bientôt vaincu les plus avides mangeurs de la compagnie, à la réserve d'un seul, qui étoit un véritable prodige à cet égard, & avec tout cela de si bonne humeur, qu'il m'en traîna insensiblement à lui faire tête ; mais après l'avoir réduit, pour insulter à son desastre, je mangeai beaucoup au-delà de tout ce que l'honneur pouvoit exiger de moi, de l'aveu même de tous nos amis. Cependant je ré-

» solus dès-lors de ne manger plus à l'a-
 » venir pour la gloire, & je me suis ac-
 » commodé pour trois gageures que j'a-
 » vois faites de l'emporter sur quelques
 » autre goulus ; ce qui est arrivé bien à
 » propos, puisque nos conditions étoient
 » qu'il falloit manger ou payer. On aura
 » de la peine à concevoir, qu'un hom-
 » me qui a le sens commun ait pu s'en-
 » gager dans un tel défi ; mais je ne vous
 » en écris que pour vous prier d'avertir
 » quelques Gourmands de ma connois-
 » sance, qui me regardent d'un œil d'en-
 » vie, qu'ils feroient mieux de modérer
 » au plutôt leur ambition sur cet article,
 » de peur que l'infamie ou la mort ne
 » suive de près leur triomphe. J'oubliois
 » de vous dire, mon cher Monsieur,
 » que je goûtois un plaisir incroyable à
 » recevoir les applaudissemens de toute
 » la bande joyeuse, lorsqu'à force de
 » manger mon antagoniste étoit sur le
 » point d'avoir des convulsions : ce fut
 » alors que je lui retorquai ses railleries
 » avec tant de succès, qu'il ne pouvoit
 » presque plus avaler un morceau, quoi-
 » qu'animé du désir de la gloire, &
 » d'une ardente passion de se distinguer :
 » mais je n'en serois pas venu si loin, si
 » toute la compagnie ne m'eût prodigué

» ses éloges. D'ailleurs, je ne doute pas
 » que la même soif pour la gloire n'ait
 » souvent engagé un homme à gober
 » d'un seul trait des pintes de vin, ou à
 » tenter des choses aussi difficiles, &
 » qu'elle ne pût lui être fort avantageu-
 » se, s'il la tournoit d'un bon côté. J'a-
 » voue que la mienne sur le chapitre de
 » la gourmandise alloit jusqu'à l'extra-
 » vagance : mais vous ne verrez presque
 » jamais louer un homme pour son grand
 » appétit, qu'il ne se remette à manger
 » tout de nouveau, quoiqu'il eût ache-
 » vé son repas ; soit pour confirmer celui
 » qui le loue dans la bonne opinion
 » qu'il a de lui, ou pour en convaincre
 » tout autre de ceux qui sont à table,
 » qui pourroit ne l'avoir pas observé, &
 » n'avoir pas rendu justice à son mérite.
 » Je suis, &c.

EPICURE MAMMON.

M. le SPECTATEUR,

» Je vous ai écrit trois ou quatre fois
 » pour vous prier de vouloir réfléchir
 » sur l'impertinente coutume, qui s'est
 » introduite en dernier lieu parmi nos
 » femmes du bel air, qui s'amusent à

Sur les
 Dames qui
 prennent
 du Tabac
 en poudre,

» prendre du tabac en poudre. Les unes
 » font ce ridicule manège d'un air si co-
 » quet, & les autres d'un air si mâle,
 » que je ne sai point lesquelles méritent
 » d'être le plus blâmées; mais elles me
 » paroissent toutes également desagréa-
 » bles. Mademoiselle Trotin ne sauroit
 » vivre sans tabac; elle en prend aussi
 » souvent que du sel à ses repas; & com-
 » me elle affecte une grande négligence
 » dans toutes ses manieres, une lèvre
 » supérieure barbouillée de tabac & de
 » sauce est l'objet qu'elle offre aux yeux
 » de tous ceux qui ont l'honneur de man-
 » ger avec elle. Cette jolie créature, sa
 » nièce, fait tout ce qu'elle peut pour se
 » rendre aussi desagréable que sa tante;
 » si elle ne choque pas autant la vûe, elle
 » ne choque pas moins l'oreille: & si elle
 » ne peut atteindre à son air de confian-
 » ce, elle s'en dédommage par le siffle-
 » ment enroué de son nez, lorsqu'elle
 » y fourre du tabac, & que ses doigts
 » jouent des orgues sous ses narines.
 » Peut-être qu'on ne trouvera pas cet-
 » te description fort civile à l'égard des
 » Dames; je l'avoue; mais à qui en
 » doit-on attribuer la faute? est-ce à
 » celles qui la commettent, ou à ceux
 » qui la remarquent? Pour moi, j'ai senti

» un tel dégoût à la vûe de cette vilaine
 » drogue répandue sur la lèvre, que la
 » conversation la plus agréable, ou la
 » personne la plus charmante n'a pu
 » m'en dédommager. A l'égard de celles
 » qui n'en prennent que pour se donner
 » de petits airs, ou pour remplir les vui-
 » des de la conversation, je puis bien les
 » supporter; mais elles doivent y renon-
 » cer en public, & ne pas faire courir
 » leur tabatiere d'une main à l'autre,
 » pendant qu'on doit écouter avec res-
 » pect celui qui leur parle. Malgré tout
 » cela, *Fulvie* est si charmée de sa bon-
 » ne grace en pareil cas, qu'au milieu
 » du Sermon elle tire sa tabatiere, plei-
 » ne d'excellent tabac de *Bresil*, &
 » qu'elle en offre à tous ceux qui l'en-
 » vironnent, hommes & femmes, pour
 » les convaincre qu'elle a toutes les ma-
 » nieres libres d'une Dame de qualité.
 » Mais puisque tout le monde fait déjà
 » qu'elle a la main belle, j'espère qu'à
 » l'avenir elle ne se donnera plus la mê-
 » me peine. Dimanche dernier il y eut
 » huit jours, qu'à l'approche du Diacre
 » ou de l'Ancien qui recevoit les aumô-
 » nes dans l'Eglise, elle donna la sienne
 » de très-bon air, & lui offrit en même
 » tems une prise de son tabac. Je vous prie

» de nouveau, mon cher Monsieur, de
 » vouloir remédier à cet abus, & vous
 » obligerez beaucoup, &c.

T.

XXIV. DISCOURS.

Planc ergo consuetudinem benignitatis largitioni munus longè antepono. Hæc est gravium hominum atque magnorum; illa quasi assentatorum populi multitudinis levitatem voluptate quasi titillantium.

Cic. de Offic. L. II. c. 18.

Je préfère beaucoup cette humeur bienfaisante envers tout le monde, à l'ostentation des largesses publiques. L'une est le propre de grandes ames & des honnêtes-gens; au lieu que l'autre semble être le partage des flatteurs, & de ceux qui cherchent à gagner la populace par des dehors éblouissans.

Sur la vraie
& la fausse
générosité.

Lorsqu'on examine de près les devoirs de la vie civile, il me semble qu'il y a quelque chose, dans ce qu'on appelle communément générosité, qui vient plutôt d'un naturel facile qui n'écoute pas la raison, que d'un cœur hon-

nête & libéral. C'est pour cela même que la vraie libéralité me paroît toujours fondée sur la tempérance, & qu'un esprit bienfaisant se gouverne plus par la raison, que par l'instinct. Celui qu'on appelle d'ordinaire généreux, quoiqu'il n'ait aucun égard à ce qu'il doit à sa famille, quand il aura bien examiné la chose, trouvera qu'il a sacrifié à des sots, à des fripons, à des flatteurs, ou à des malheureux volontaires, tous les moyens d'assister à l'avenir ses plus proches. Mais s'il est honorable de donner, quel soin ne doit-on pas avoir pour se conserver en état de faire des actes de générosité toute sa vie? D'un autre côté, y a-t-il une raillerie plus cruelle, que de dire d'un homme qui s'est mis dans l'impuissance de suivre son naturel à cet égard, qu'il a été fort généreux? Aussi, mon Auteur bien-aimé, dans les paroles que j'ai mises à la tête de ce Discours, regardoit avec un certain mépris la bassesse de ceux qui cherchoient à s'attirer la faveur du peuple par des festins & des jeux publics: Dépense, qu'il croyoit presque toujours mal entendue, & qui doit être proportionnée aux circonstances du tems & aux moyens de celui qui la fait. Une bienveillance universelle, dans le com-

merce de la vie, est d'une plus grande utilité pour celui que l'on oblige, & a moins d'ostentation dans celui qui la pratique. Suivant les idées que *Cicéron* en avoit, » un Négociant, qui aime à rendre service & qui n'est point rigide » envers ses débiteurs, qui est juste & » facile, soit qu'il achette, qu'il vende; » qu'il prête, ou qu'il exerce la charité, » qui est ennemi de toute dispute, & qui » cède quelque chose de son droit plutôt que d'entrer en procès; » un tel homme dis-je, a l'ame plus noble & fait plus de bien à la société civile, que tout autre qui ne s'adonne pas au négoce. Il est vrai que le Marchand a plus d'occasions de s'élever à une haute fortune, & d'en recueillir le plus doux fruit, je veux dire celui d'être libéral, sans qu'il en coûte presque rien à son fonds. J'avoue d'ailleurs, qu'il y a du risque dans l'exercice de la libéralité; mais ce qui doit y engager le plus, c'est qu'entre les Marchands, celui qui rend un bon office n'est pas moins intéressé à le taire, que celui qui le reçoit.

Du reste, les cruelles divisions, qui régneront dans notre Isle, vont si loin, que publier les services mutuels qu'on y voit rendre tous les jours, c'est atti-

rer aux personnes vertueuses une foule d'ennemis du parti opposé. Je n'ignore pas que *M. Bonhomme* prête de l'argent à un intérêt fort modique, afin que ses débiteurs en puissent recevoir quelque avantage; que, malgré son air froid & même un peu brusque, il est compatissant au dernier point, & qu'il a le cœur aussi tendre qu'une femmelette; qu'il est d'ailleurs très-circonspect, & qu'il ne fournit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'industrie & qui ne sont coupables d'aucun excès. Je sais tout cela de *M. Bonhomme*; mais qui oseroit le divulguer d'un *Tory* si connu? Il y a quelque tems que je fus réduit au même silence politique, en parlant des œuvres charitables d'un autre, dont je ne dis que la moitié, parce qu'il étoit *Whig*. Celui qui a l'ame bienfaisante est populaire, sans être sujet à l'envie; puisque les pauvres en reçoivent du secours de la manière qu'ils s'y attendent, & que si les riches en deviennent jaloux, ils ne peuvent que l'imiter; ce qui tourne à l'avantage du Public, & cause un vrai plaisir à tous les honnêtes gens. La plus haute idée que je puisse me former de la vie humaine, doit sa naissance à la conduite de quelques riches que je pourrois nom-

mer, qui ne font aucun progrès dans leurs acquisitions, qu'ils n'avancent en même tems la fortune de plusieurs autres, qui languiroient dans la misere sans un pareil soutien. Dans une Nation comme la nôtre, où il y a tant de fonds publics à maintenir, je ne sai pas si l'on peut dire qu'un homme est un bon sujet, qui n'y place pas une partie de son capital pour la défense & le crédit d'un gouvernement, à la vigilance duquel il doit la sûreté de tout ce qu'il possède. Il n'y a nul doute que ce ne soit la voie la plus courte d'obliger un grand nombre de personnes tout à la fois, & d'étendre votre humeur bienfaisante aussi loin qu'elle peut aller, si vous n'êtes pas engagé dans le commerce. Mais celui qui négocie, outre qu'il doit à l'état une portion de ce même crédit qu'il donne à un Banquier, peut avoir toujours en vûe d'éloigner la pauvreté de la maison de l'industrioux, & de prévenir la faillite de l'honnête homme qui a du malheur. Sans cette bienveillance, l'orgueil, ou un esprit vindicatif portera un homme à exiger la moitié de ce qui lui est dû de la part de celui qu'il a ruiné, plutôt que la somme entiere d'un autre qu'il a soutenu. Cette bien-

bienveillance est essentielle au caractere d'un honnête Négociant, & de tout homme qui veut jouir de son bien avec honneur & satisfaction. Il ne seroit pas même difficile de montrer que l'appui de ceux qui ont de la vertu & de l'industrie tourneroit plus à l'avantage de leur protecteur, que l'envie qu'il auroit de servir & d'obliger les fortunés.

Cicéron, pour exciter la bienveillance des riches en faveur de ceux qui en ont le plus de besoin, raisonne à peu près de cette maniere : (f) » Nous devons tous jours avoir égard, dit-il, à la nature » des choses, & régler notre conduite » là-dessus. Lorsque le riche vous a payé » ce qu'il vous devoit, il ne vous a pas » la moindre obligation ; mais le pauvre, qui est honnête homme, se croit » votre redevable après vous avoir payé » sa dette. Les riches & les puissans, » bien loin de vous être obligés pour » vos bons offices, croient vous faire » honneur de les accepter ; outre qu'ils » leur paroissent toujours suspects, & » que c'est la même chose pour eux d'attendre quelque grace de leur part, ou » de la recevoir. L'homme d'une médiocre fortune, convaincu que dans

(f) Lib. II. de Offic. c. 20.

» le bien que vous lui avez fait , vous
 » avez eu plus d'égard à sa personne
 » qu'à son état , en use non seulement
 » avec vous comme une personne qui
 » vous est obligée ; mais il se conduit de
 » la même manière envers tous ceux qui
 » peuvent lui donner quelque secours. Il
 » est d'ailleurs si éloigné de grossir les
 » petits services qu'il peut vous rendre ,
 » soit dans son idée , ou dans celle des
 » autres , qu'il les diminue autant qu'il
 » lui est possible. A l'égard de ce que
 » vous faites pour un homme en crédit
 » ou fort élevé au-dessus de vous , à
 » peine en prend-il connoissance lui-même ,
 » ou tout au plus sa famille ; mais
 » les services que vous rendez à un hon-
 » nête homme qui vit dans la bassesse ,
 » vous attirent la vénération de tous
 » ceux qui se trouvent dans le même
 » état , & qui sont toujours en assez
 » grand nombre.

T.



XXV. DISCOURS.

Invidiam placare paras virtute relicta ?

HOR. L. II. Sat. III. 13.

*Vous voulez-vous appaiser l'envie , en renonçant
 à la vertu.*

M. le SPECTATEUR,

» **I**L y a quelque tems qu'on ne vous
 » a point vu dans les Assemblées que Contre la
 Medifance.
 » je fréquente ; ce qui me fait craindre
 » que vous n'ignoriez ce qui se passe
 » dans cette partie du beau monde ,
 » qu'on croit à juste titre , s'il m'est per-
 » mis de le dire , formée par les gens
 » les plus polis de la Ville. Sachez d'ail-
 » leurs que les rapports injurieux me
 » scandalisent , que je suis l'ennemie dé-
 » clarée de tout ce qui s'appelle médi-
 » sance , & que je regarde ce défaut
 » comme la plus indigne lâcheté , dont
 » les personnes distinguées se puissent
 » rendre coupables. Malgré tout cela , il
 » n'y a presque point de compagnie , où

I ij

» la médifance ne déchire tous ceux
 » qu'on s'avife de louer. Le mérite, foit
 » à l'égard de l'esprit ou de la beauté,
 » n'est autre chose aux yeux des médi-
 » fans, que la faveur d'un petit nom-
 » bre de gens de néant, qui ne donnent
 » leurs éloges qu'à ceux qui ne possé-
 » dent ni l'un ni l'autre de ces avanta-
 » ges. Ceux, dont je parle, voudroient
 » s'ériger en arbitres de la réputation de
 » tout le monde. Ils ternissent la réputa-
 » tion des personnes les plus innocen-
 » tes, dès qu'elles paroissent en Ville;
 » & il suffit qu'une jeune Demoiselle
 » mérite l'estime & l'admiration des
 » honnêtes gens, pour être l'objet de
 » l'envie & de la haine de ces malins
 » esprits. Cette abominable coutume de
 » supprimer ou d'affoiblir toutce qui est
 » digne de nos éloges, n'est pas moins
 » ordinaire parmi les hommes, qu'en-
 » tre les femmes. Si je puis me rappel-
 » ler ce qui se passa hier au soir dans
 » une visite, vous verrez que les deux
 » sexes font également portés à médire
 » & à calomnier avec la même fureur.

» M. de Jarnac se rendit chez Mada-
 » me de S. Leger vers les huit heures. Il
 » seroit inutile de vous décrire le cercle
 » qu'on y formoit, puisque vous savez

» de quelle maniere on y est assis; mais
 » je vous apprendrai que ce Gentilhom-
 » me, éclairé par un Valet de pié fort
 » leste, qui portoit deux flambeaux, &
 » qui a toujours ses cheveux sous le bon-
 » net jusqu'à ce que toutes les bougies
 » soient allumées & que la cérémonie
 » commence, je vous apprendrai, dis-
 » je, que ce Gentilhomme, qui est d'une
 » humeur gaye, y entra en fredonnant
 » l'air, *Chaque trait, charmante beauté,*
 » &c. Il ajoûta d'abord, *C'est la chose*
 » *du monde la plus déraisonnable, que l'on*
 » *ne puisse pas aller voir ses amis en sûre-*
 » *té, & que ces meurtrieres soient toujours*
 » *en campagne. Quelle taille! Quelle mi-*
 » *ne! Quel coup d'œil ne m'a-t-elle pas*
 » *donné, lorsque son carrosse a passé près*
 » *du mien! . . . Là-dessus, Madame de*
 » S. Leger l'interrompit en ces termes:
 » *Qui est donc cette belle, je vous prie? . . .*
 » *C'est sans doute, Madame, dit une au-*
 » *tre, cette créature dont je vous parlois,*
 » *il n'y a qu'un moment. Celle dont vous*
 » *parliez!* reprit M. de Jarnac; je sou-
 » *haiterois être venu assez tôt, pour avoir*
 » *le bonheur de vous entendre, puisque tou-*
 » *te mon éloquence ne sauroit exprimer ce*
 » *qu'elle est; mais si une taille avanta-*
 » *geuse, un air modeste, une pudeur in-*

» nocente , & l'envie de s'attirer les re-
 » gards de tout le monde , au milieu de
 » l'éclat de cent mille charmes , . . . Oh !
 » M. de Jarnac , s'écria toute l'Assem-
 » blée ; à quoi Mademoiselle Hotain ,
 » reconnue pour une véritable prude ,
 » ajouta d'abord qu'elle croyoit savoir
 » de qui ce Gentilhomme vouloit par-
 » ler , & qu'il avoit raison d'insinuer
 » qu'elle cherchoit à s'attirer les yeux de
 » tout le monde. Puis , s'adressant à sa
 » voisine , C'est , continua-t-elle , la plus
 » mal élevée créature que vous ayez vue de
 » vos jours. Quelque mal élevée que vous la
 » trouviez , Madame , poursuivit une au-
 » tre , on lui fait grand tort de la croire
 » aussi novice qu'elle paroît ; puisque , la
 » semaine dernière , elle fut à un Bal jus-
 » qu'à deux heures du matin. M. de Jar-
 » nac eut le bonheur de l'accompagner chez
 » elle ; mais . . . Chaque Dame de l'As-
 » semblée fit alors quelque exception à
 » toutes les grâces & à tous les avanta-
 » ges que M. de Jarnac lui attribuoit ; en
 » sorte qu'il fut forcé à lâcher prise , &
 » à leur abandonner la belle toute en-
 » tière. Enfin je m'apperçus , à la mine
 » de ce Gentilhomme & à l'air malin
 » dont il haussa les épaules , qu'il rouloit
 » dans son esprit tous ces coups de lan-

» gue , & qu'il avoit envie de renouvel-
 » ler avec moi cette conversation ; mais
 » je la laissai tomber , & je louai d'abord
 » un certain Gentilhomme de ma con-
 » noissance , qui est d'une société fort
 » agréable , & qui joint à un air noble
 » & gracieux , une modestie , une bra-
 » voure & une candeur tout extraordi-
 » res. M. de Jarnac , qui est de l'humeur
 » des femmes , souffrit patiemment que
 » je fisse l'éloge de son esprit & de son
 » cœur ; mais lorsque j'en vins à sa bon-
 » ne mine , il ne put se retenir. Il avoua
 » que c'étoit un très-honnête homme ,
 » & qui n'étoit pas sot ; mais pour un
 » Gentilhomme bien fait , que je l'excuse-
 » rois s'il n'étoit pas de mon avis. Sur
 » cet unique fondement , il nous donna
 » la généalogie de cet honnête homme ,
 » il nous apprit de quelle manière il
 » avoit acquis une partie de son bien ;
 » qu'il en étoit redevable à un mariage ;
 » & qu'après tout , il ne voyoit rien en
 » lui que de commun , soit à l'égard de
 » l'esprit ou de l'éducation.

» C'est ainsi , M. le Spectateur , que
 » la médisance régne dans le monde.
 » Pour moi , je crains tant les méchan-
 » tes langues , que j'ai prié tous ceux qui
 » me veulent du bien de ne me louer ja-

» mais ; puisque leurs éloges ne ser-
 » roient qu'à faire éplucher mes défauts,
 » & que j'aime mieux être inconnue, que
 » de briller par des qualités qu'on me
 » disputeroit. Je ne doute pas même
 » qu'il n'y ait des milliers de jeunes gens,
 » qui pourroient servir d'ornement à la
 » société, & qui n'osent étudier les ma-
 » nières polies, dans la crainte de se voir
 » en butte à la médifance. Ils passent
 » leur vie dans une rusticité honteuse,
 » malgré tous les avantages qu'ils possé-
 » dent, soit à l'égard du corps, de l'es-
 » prit, ou de la fortune. Ceux-ci, frap-
 » pés d'une terreur panique, craignent
 » d'être blâmés, & les médifans pren-
 » nent un plaisir malin à les ravaler. Je
 » recommande les uns & les autres à vos
 » bonnes leçons ; & si vous pouvez les
 » ramener, la Ville ne vous en aura pas
 » seulement une obligation infinie, mais
 » quantité de nos jeunes Dames & de
 » nos beaux esprits, qui commencent à
 » se mettre en vogue, vous seront rede-
 » vables de leur beauté & de leur répu-
 » tation. Je suis, &c.

T.

MARIE JUSTINE.

XXVI. DISCOURS.

Quos ille timorum

Maximus haud urget lethi metus : inde ruendi
 In ferrum mens prona viris, animaque capaces
 Mortis.

LUCAN. Lib. I. 359.

*Quoique la Mort soit le plus terrible de tous les
 objets, ils ne la craignent pas. De-là vient
 qu'ils l'affrontent d'un air intrepide, & qu'ils
 donnent tête baissée dans le péril.*

J' Ai lu avec plaisir une Lettre de con- Sur la
 solation que Phalaris écrivoit à un gaité ou le
 pere affligé, de ce qu'il venoit de per- courage
 dre un fils d'un mérite extraordinaire. Sa que certains
 pensée, autant que je puis m'en souve- grands-
 nir, se réduit à ceci : » Qu'il devoit hommes
 » prendre garde que la mort avoit mis ont fait pa-
 » une espèce de sceau au caractère de roître à
 » son fils, & qu'elle l'avoit placé hors l'heure de
 » de l'atteinte du vice & de l'infamie : la mort.
 » Que, pendant qu'il étoit en vie, il
 » risquoit toujours d'abandonner la ver-
 » tu, & de perdre la réputation qu'il
 » s'étoit acquise ». La mort fixe la répu-

I v